M. Grignaschi. La « catégorie des arguments » où S.Ḥ. et Ğ.Ā.Y. vont chercher leurs raisons est beaucoup plus sophistique. Les théories qu'ils échafaudent pour arracher le *Tanbīh* à la place que lui ménage M. Mahdi dans les œuvres logiques n'ont pour mérite essentiel que de leur appartenir. Il suffira ici-même d'en rapporter les traits saillants : elles confinent à la pétition de principe, voire au roman pur et simple [1]. Elles ont deux points communs. Le premier est de diviser la vie et l'œuvre de Farabi en deux stades : celui « de la jeunesse » ou de Bagdad, marqué par l'intérêt pour la logique, et celui, alépin, damascène et égyptien, de la maturité et de la vieillesse, occupé par la rédaction des œuvres de morale et de politique. De l'un à l'autre, Farabi serait également passé de la pensée bridée, s'appliquant à l'exercice du commentaire, à la pensée libre, affranchie de l'autorité d'un maître. S.Ḥ., le plus prolixe dans la défense de cette théorie, ne dit pas un mot des commentaires ... sur la morale et la politique (résumé des *Lois* de Platon et commentaire de l'*Éthique à Nicomaque*), mais il va jusqu'à dater précisément les détours de l'itinéraire, à la fois géographique et spirituel, de Farabi. Le second point commun revient à revendiquer pour le *Tanbīh* un certificat d'appartenance aux ouvrages de morale et de politique et à proclamer le caractère extrêmement tardif de sa composition. D'où il résulterait pour S.Ḥ. (p. 5 et 38), que le *Tanbīh* contient « les clés de la philosophie de Farabi », ses « fondements inébranlables ».

Dominique MALLET
(Institut Français d'Études Arabes, Damas)

AVICENNA LATINUS, *De generatione et corruptione*. Édition critique et lexiques par S. van Riet. Introduction doctrinale par G. Verbeke. Louvain-la-Neuve (E. Peeters) - Leiden (E.J. Brill), 1987. In-8°, VIII + 88* + 336 p..

La vaste entreprise de l'*Avicenna Latinus*, inaugurée il y a vingt ans par le tome II du *De anima*, se poursuit avec une régularité exemplaire : un volume tous les quatre ans en moyenne. Ils sont maintenant six, et quatre autres sont en préparation. L'ensemble paru compte entre 2500 et 3000 pages, dont le quart environ consiste en « introductions doctrinales » toutes dues à G. Verbeke; le reste est occupé par les textes et les lexiques (les 313 pages du tome III de la *Philosophia prima* sont, rappelons-le, entièrement consacrées aux index de cette œuvre) [2]. Le présent volume est bien entendu conforme au plan type de la collection. L'introduction de G. Verbeke, intitulée « le problème du devenir », analyse le traité d'Avicenne — le troisième des huit qui constituent la Physique du *Šifā'* — selon six thèmes : rapports entre les traités respectifs d'Aristote et d'Avicenne sur le sujet; philosophie et science; erreurs des Anciens; théorie de la latence; apories sur les éléments; nécessité et Providence (3*-63*). Vient ensuite

1. Comment qualifier autrement cette p. 35 de l'introduction de S.Ḥ. dans laquelle ce dernier, suivant, tel qu'il le déduit des indications données par Ibn Abī Uṣaybi'a (*'Uyūn al-anbā'*, II, p. 138-139), l'itinéraire de Farabi entre Damas et Le Caire, imagine le philosophe investi de fonctions d'ambassadeur entre Sayf al-Dawla et « le calife fatimide du Caire »... 23 ans avant qu'Al-Mu'izz ne quitte l'Ifrīqiya (361/972) et 20 ans avant que son général Ğawhar n'entre à Fusṭāṭ?

2. Cf. *Bulletin critique n° 2* (1985), p. 294-295.

BCAI 6 (1989) Avicenne: Avicenna Latinus, De generatione et corruptione, éd. S. Van Riet, recensé par J. Jolivet
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

l'introduction à l'édition (65*-84*; les deux pages qui portent la transcription des lettres arabes et les sigles et abréviations ne sont pas numérotées). On y apprend que le présent traité a été traduit en latin sur commande de Gonzalo Garcia Gudiel qui entre 1275 et 1280 fut évêque de Burgos : cela fixe la date de la traduction, puisqu'il est ainsi qualifié dans la notice du manuscrit unique (Bibl. Vaticane, Urbinate latin 186), copié au XV^{e} siècle et qui contient, outre cette traduction, celle de quatre autres des *Libri naturales* d'Avicenne (65*-68*). La même notice témoigne que deux traducteurs y ont travaillé ensemble : Maître Jean Gonzalvez de Burgos et Salomon; cela paraît indiquer que la méthode déjà pratiquée en Espagne au siècle précédent (de l'arabe au vernaculaire et de là au latin) l'était encore à ce moment. La traduction, qui comporte des arabismes, ne paraphrase pas le texte d'Avicenne mais s'attache à le rendre fidèlement (68*-70*). Aux p. 69*-77*, M^{me} S. van Riet précise la façon dont elle a établi le texte, compte tenu du fait que le manuscrit était trop fautif pour qu'on pût en faire une édition diplomatique; sauf fautes rendues évidentes par le contexte, immédiat ou non, elle en a cependant suivi le texte le plus rigoureusement possible, quitte à l'assortir de notes critiques aussi souvent qu'il le fallait. La comparaison avec l'édition critique du texte arabe (Le Caire, 1969) a servi ainsi à établir le texte latin, et celui-ci réciproquement a permis d'indiquer en quels endroits on doit préférer, au texte du Caire, soit des leçons signalées dans son apparat critique, soit le texte de l'édition lithographiée de Téhéran (1303/1886; voir aussi p. 78*-79*). Les p. 77*-83* contiennent des indications relatives aux deux lexiques, arabe/latin et latin/arabe, qui occupent respectivement les p. 157-241 (722 racines) et 243-331; ces lexiques sont constitués de la même façon que dans les volumes antérieurs de l'*Avicenna Latinus*.

Telle est donc l'économie générale de ce remarquable instrument de travail, fruit d'une méthode exigeante et éprouvée. Quant au contenu du traité lui-même, Avicenne y suit Aristote dans les grandes lignes, comme le note G. Verbeke dans son introduction, même s'il ne le suit point pas à pas. Certains passages réfèrent plus ou moins explicitement à des états nouveaux de la science et de la philosophie. Ainsi le ch. 7 critique « une opinion nouvelle sur le mélange des éléments », lesquels en se mélangeant dépouilleraient chacun sa propre forme et prendraient tous même matière et même forme; Avicenne commence sa réfutation en faisant observer que si cela était vrai, l'alambic (*alambicum distillatorium*, *al-qarʿ wa-l-inbīq*) ne distillerait rien (p. 70). Aux p. 142 et suivantes, c'est-à-dire dans le ch. 14, Avicenne reprend la thèse d'Aristote selon laquelle la génération et la corruption dépendent de la variation des distances entre la Terre et les corps célestes (*stellæ*, 142^{8}), particulièrement le Soleil (144^{51}). Il emploie ici normalement le mot *mayl* et d'autres de même racine, qui sont les termes astronomiques précis désignant le mouvement par lequel un corps céleste tend vers un pôle ou vers l'autre : au cours de l'année le Soleil est tantôt plus haut tantôt plus bas; en latin, c'est *inclinari*, *inclinatio*; les mots *declinari*, *declinatio* rendent les mots de la même racine arabe quand il s'agit de mouvements intérieurs aux corps terrestres. Le dernier chapitre traite des choses engendrées dont la génération (*takawwun*) dépend d'un nombre plus ou moins grand de révolutions célestes. Tout ce qui se passe sur terre dépend, dit Avicenne, des mouvements des cieux, même ce qui relève du choix et de la volonté : tout ce qui vient à l'existence a une cause qui dépend de ces mouvements, et en dernière instance du Décret divin (147$^{32-41}$). Il examine ensuite la question du retour des choses terrestres à un état antérieur, qui serait possible et même nécessaire dans l'hypothèse

BCAI 6 (1989) Avicenne: Avicenna Latinus, De generatione et corruptione, éd. S. Van Riet, recensé par J. Jolivet
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

où la sphère céleste se retrouverait dans la même disposition. De sa discussion retenons deux points : pour que cette hypothèse se réalise, il faudrait que les rapports entre les nombres qui expriment la durée des diverses révolutions célestes fussent rationnels; mais le nombre relève de la quantité discontinue, et le temps de la continue, et rien ne garantit que la relation entre deux continus soit exprimable rationnellement; on conclut qu'il est impossible que se renouvelle la même situation céleste. Il faut considérer aussi, d'un autre point de vue, que les mesures astronomiques ne sont jamais qu'approchées puisqu'elles ne peuvent atteindre à l'exactitude absolue. Le texte latin est ici : *Et, cum via certificationis in istis sit advertere cum instrumentis quæ in arabico dicuntur* arragil, *et in* arragil *non sit exquisita veritas...* (150[92-93]). Ce mot *arragil* a embarrassé l'éditrice; elle suggère que « le latin semble lire ici le nom d'un instrument, peut-être *al-rāṣid*, le télescope ». Mais ce mot est récent, et d'autre part on voit mal pourquoi les traducteurs auraient inséré dans leur propre texte la mention d'un mot arabe : cela serait ici, sauf erreur, un cas unique. Le texte arabe porte *al-raṣd*, « l'observation », et peut fort bien se rendre par *advertere cum instrumentis*. On peut alors supposer que le mot *arragil* vient d'une note marginale destinée à indiquer quel mot arabe correspond à ces trois mots latins, et qui, mal lue et mal comprise, aurait été introduite dans le texte entre le XIII[e] et le XV[e] siècle, étant censée alors gloser le seul mot *instrumentis* extrait à tort de l'expression globale. La preuve que le membre de phrase douteux n'est pas le fait des traducteurs, c'est qu'à la ligne suivante (150[94]) le mot *instrumentum* traduit tout naturellement *āla*, et qu'à la page suivante (151[49]) on lit : *quomodo instrumentum verificavit illud*, où *instrumentum* traduit *raṣd* : la différence entre les deux traductions de ce même mot en quelques lignes s'explique simplement par les exigences du latin. Il y aurait donc dans notre passage une simple faute de copiste.

Jean JOLIVET
(E.P.H.E., Paris)

AVERROES, *Epitome de fisica* (*filosofia de la naturaleza*), traducción y estudio Josep Puig. Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Instituto hispano-árabe de cultura, 1987 (Corpus Commentariorum Averrois in Aristotelem, Versio Hispanica, A XX). In-8°, 270 p.

En 1983 avait paru, par les soins de J. Puig, l'édition arabe de l'*Epitome* de la *Physique*, chez le même éditeur. Nous avions alors regretté ici même [1] que J.P. n'ait pas fourni de description de la tradition manuscrite de l'*Epitome*. C'est maintenant chose faite dans ce nouveau volume, qui contient, en plus de la traduction espagnole de l'*Epitome* (p. 101-252) : une introduction donnant notamment un bref aperçu historique et bibliographique de la recherche moderne sur les commentaires d'Averroès (p. 9-29); une description du contenu doctrinal de l'*Epitome*, avec référence aux textes correspondants de la *Physique* d'Aristote (p. 31-59); une analyse de la tradition manuscrite et le classement des manuscrits (p. 61-87); et un court appendice sur la langue d'Ibn Rušd (p. 97-99).

1. Cf. *Bulletin critique* n° 3 (1986), p. 86-87.

BCAI 6 (1989) Avicenne: Avicenna Latinus, De generatione et corruptione, éd. S. Van Riet, recensé par J. Jolivet
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net